

YVES RAVEY

BUREAU DES ILLETTRÉS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
A QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 A 40 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I A H.-C.VII

© 1992 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{ème} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1406-4

Je rentrais de San Donato et j'avais oublié la mort de Celidora. Je ne pensais plus que de façon intermittente à ma fille qui s'était défenestrée dans son immeuble de la Landgasse à Munich. Je m'étais installé dans mon appartement, dans cette ville la plus détestable du monde où j'avais juré de ne jamais vivre et où je vivais pourtant. Ma mère habitait toujours dans une rue adjacente, mais je ne la voyais plus depuis le suicide de ma fille (elle disait que je répétais toujours les mêmes choses, ce qui est vrai). Je ne rencontrais plus grand monde depuis que j'avais quitté mon travail de professeur d'arts plastiques et depuis que j'avais envoyé promener mon éditeur qui avait trouvé inconsideré et non abouti mon travail sur John Fante et Thomas McGuane. Je n'avais de toute manière plus rien à faire de mon éditeur ni de mon ex-travail de professeur d'arts plastiques, j'attendais que la fortune me tombe dessus et la fortune m'est tombée dessus (la suite nous dira comment je m'y

suis pris pour dévier sa trajectoire à la dernière seconde). Elle a pris les traits de mon cousin que je n'avais pas revu depuis des lustres, que je n'avais en fait rencontré que deux à trois fois dans ma vie, et encore, c'était quand nous étions enfants lui et moi, lui vivait dans une HLM et moi à cinquante kilomètres de son HLM, en bordure de la route nationale qui relie Vaubant et Mulhouse, ville presque aussi détestable que Vaubant.

La première fois que j'ai vu mon cousin, il m'a passé des dessins animés de Walt Disney qu'il projetait avec un appareil à main sur la porte de sa salle de bain. Quand j'allais chez lui, c'était en Peugeot 203, avec mon père qui était alcoolique et ma mère qui était la plus affectueuse de toutes les mères, preuve qu'il ne faudra s'attendre à rien d'original venant de moi, en effet combien d'enfants de mon âge ne seront-ils pas partis pour un dimanche des années 50 en Peugeot 203 avec leur père alcoolique et leur mère très affectueuse (l'inverse est aussi possible, évidemment, mère alcoolique, et père très affectueux, mais ce n'était pas mon cas).

Revenons à mon cousin, c'était durant l'hiver 1959, j'avais six ans et il me passait des dessins animés de Walt Disney dans son couloir, il s'appe-

lait Golo, Nussbaum comme moi. En ce temps-là, mon père prenait rarement sa Peugeot 203, et nous partions rarement en famille. Quand je repense à la voiture paternelle et que j'écris son nom, Peugeot, je m'attends toujours à tracer un P comme celui de Peugeot, avec un entrelacs, un peu maniéré, la boucle du P étant un peu outrée, c'est dire que la marque de cette voiture qui était une voiture commerciale est restée ancrée dans mon esprit. Golo est venu une fois avec ses parents me voir dans la ville que j'habitais, entre Mulhouse et Vaubant, sur le bord de la route nationale, c'était le même hiver. Quand je l'ai revu des années plus tard, il m'a dit qu'il se souvenait avoir vu ma grand-mère, qui était également sa grand-mère, assise sur la table de notre cuisine, en train de tricoter, elle disait qu'elle se mettait en altitude parce que la chaleur montait.

Le père de mon cousin, mon oncle, buvait à peu près autant que mon père, je pense aussi qu'il serait vain de tenter sur ce plan-là des comparaisons. Il travaillait aux usines Peugeot, dans un atelier de montage. Mon père, lui, était serrurier dans cette ville entre Mulhouse et Vaubant. J'ai comme autre souvenir les voitures allemandes qui passaient sur la route nationale, avec leurs phares

blancs, dès le début du mois de juin, qui descendaient sur la Côte d'Azur et annonçaient l'été ; je ne savais rien de tout ce qui se situait au-delà de cette petite ville dont j'étais séparé par la route nationale qui faisait frontière entre les quartiers neufs où était construite notre maison et le vieux centre, je connaissais de la mer les coquillages que les voisins ramenaient dans leur Simca familiale à la fin août, sinon, rien d'autre. Par contre je connaissais bien l'est de ma ville, le Grand-Est, qui s'étendait jusqu'au Danube, jusqu'à Salzbourg, Vienne, la frontière hongroise.

J'ai dit que la fortune avait pris les traits de mon cousin, je rentrais de San Donato, et je ne savais ce que j'allais devenir. Malgré les injonctions du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.), mon inspecteur pédagogique, j'avais décidé de quitter l'enseignement, en conséquence de quoi je n'allais pas tarder à être démuné. J'avais aussi envoyé paître mon éditeur qui me reprochait mon incurable manière d'écrire dans tous les sens, et non sans maladresse, c'étaient ses mots, et j'avais perdu par là tout espoir (en lui écrivant qu'il pouvait aller se faire mettre) de gagner un peu d'argent.

Ma fille Celidora s'était suicidée, je restais inconsolable. Deux ans auparavant, elle enlevait un

premier prix d'interprétation au festival de Maryland (en jouant Scriabine), puis elle se défenestrait dans son appartement de Munich. Je l'avais envoyée dans cette ville pour qu'elle apprenne les langues étrangères, dont l'hébreu, et elle avait poursuivi en parallèle ses études à Salzbourg, au Mozarteum. J'étais dans une situation impossible, l'enquête n'avait rien révélé et personne ne croyait en un acte de démence, Celidora était une fille équilibrée et qui réussissait tout ce qu'elle entreprenait, elle interprétait à la perfection les compositeurs russes, dont elle s'était fait en peu de temps une spécialité, c'était donc du côté de son père qu'il fallait chercher les causes de ce suicide. Je vivais dans un sentiment permanent de culpabilité et personne ne m'approchait, personne ne venait me voir non plus, je passais des heures entières dans l'appartement de cette ville horrible qui comptait des habitants encore plus horribles, et je n'écrivais plus, j'étais devenu incapable de penser le moindre mot. Ajoutez à cela que les conseils du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.) m'étaient passés par-dessus la tête, et vous comprendrez que je n'avais plus aucune perspective. J'écrivais ce roman-ci, mais avec tant de peine ; un mot écrit me coûtant une heure passée devant mon bureau, je